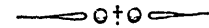


schismatiques avec la plus grande énergie, et on réprime avec la plus grande rigueur la moindre tentative d'opposition de la part des catholiques. Les évêchés sont presque tous vacants. On force les évêques qui restent de donner juridiction aux prêtres hors de leurs diocèses ; ils s'y refusent ; on s'attend aux plus excessives rigueurs.

NORVÈGE. On y construit une église catholique.

SUÈDE. Le roi, au commencement de février, a pu faire avec la reine une promenade en voiture.

CHINE. Le nouvel empereur a pris envers les catholiques la même attitude que l'empereur Nicolas.



PREMIERS.

Rhétorique.

T. Chandonnet, *en vers.*
L. Lemay, *en version grecque.*

Seconde.

A. Trudelle, *en version latine.*

Troisième.

J. Nadeau, *en version grecque.*

Quatrième.

F. Lambert, *en arithmétique.*

Cinquième.

L. Pâquet, *en français.*

A. Pelletier, *en thème.*

Sixième.

L. Lambert, *en arithmétique*

E. Pouliot, *en français.*

Septième.

H. Lachance, *en version latine.*

“ *en thème.* ”

Huitième.

W. Clairhue, *en français.*

C. Allair, “



LE SOIR DE LA BATAILLE DE WATERLOO.

Il était six heures du soir, la plaine de Waterloo était couverte de morts, et aux cris des vaincus et des vainqueurs se mêlait le bruit du canon qui grondait avec une épouvantable furie. Les phalanges anglaises commençaient à céder et les tambours faisant retentir l'air du *pas de charge*, avaient imprimé aux bataillons français l'ardcur belliqueuse de la victoire. Tout-à-coup, comme un point noir paraît sur l'horizon, il s'émeut, il s'ébranle . . . ce sont des soldats ; c'est une nouvelle armée qui s'avance pour combattre. Alors on eût vu une sorte de joie guerrière se répandre parmi les nombreux officiers groupés autour de Napoléon, c'est Grouchy ! c'est son corps ! s'écria-t-on avec enthousiasme . . . Ne serait-ce pas plutôt le corps de Blücher, auquel le dé-

porteur de la division Gérard aura révélé le plan de bataille ? murmura le jeune Labédoyère . . . et l'empereur laissant tomber sa lunette, s'élança sur son cheval, et il envoya sa garde sur les troupes qui débouchaient sur son flanc droit.

Alors commença un nouveau combat. aux cris des combattants, au bruit des instruments militaires, se mêle avec un redoublement de force l'explosion des foudres de la guerre. Les fanfares du clairon et les roulements du tambour, répétés par les échos, se mêlent aux hennissements des chevaux qu'électrise le fracas des armes. Enfin comme pour ajouter au lugubre de cette scène, le crépuscule du soir est venu unir ses sombres voiles aux épais nuages de fumée, qui déjà obscurcissent la plaine.

L'armée anglaise, renforcée par l'arrivée de trente mille Prussiens, passe subitement d'une défense passive à une offensive impétueuse. Les troupes françaises, attaquées en flanc et en revers, se pelotonnent, rétrogradent et se débandent. Les plus braves cèdent : toutes les armes se mêlent ; les soldats se pressent, s'enfoncent les uns sur les autres en se précipitant, à travers les champs, sur les bords du Thuy, ruisseau fangeux qui passe à Jemmappes.

Un dernier bataillon de réserve commandé par l'intrépide colonel Martenot, était resté inébranlable au milieu des flots tumultueux de l'armée. Napoléon s'étant retiré dans le rang de ces braves, et les ayant fait former en carré, il s'était avancé à leur tête au-devant de l'ennemi. Tous ses généraux, Ney, Soult, Bertrand, Drouot, Labédoyère, Gourgaud, avaient mis l'épée à la main et étaient devenus soldats. Les vieux grenadiers, incapables de trembler pour leur vie, s'effrayaient des dangers qui menaçaient leur chef, et le conjuraient de s'éloigner. “ Retirez-vous, lui dit l'un d'eux, vous voyez bien que la mort ne veut pas de vous ! ” Napoléon résistait ; il venait de commander le feu, quand le colonel Martenot est blessé d'un coup de biscaien qui lui traverse le flanc droit. Ce fut alors que les officiers qui entouraient l'empereur, apercevant un uniforme français au milieu des rangs ennemis, et ne doutant pas de la trahison, s'emparèrent du cheval de leur chef et l'entraînèrent loin de ce champ de carnage. Labédoyère, Gourgaud, Bertrand et quelques autres officiers le suivirent.

Quel spectacle affreux présentait alors ce champ de bataille que, peu d'heures auparavant, les français faisaient encore retentir des cris de victoire ! Des soldats couverts de blessures tombent à terre, noyés dans le sang ; d'autres, plus heureux,

sont morts en combattant. Quelques uns se fusillent entre eux pour ne point survivre à leurs compagnons d'armes, ni mourir de la main de leurs ennemis ! Un jeune caporal, blessé mortellement par un boulet qui lui avait enlevé l'épaule gauche, était transporté hors du champ de bataille. Il s'aperçut qu'un de ses porteurs, pour le soulager, lui avait ôté son bonnet ; il se fit poser à terre, et, sentant sa fin approcher, il lui dit : “ Camarade, tourne moi vers l'ennemi, afin que je n'aie pas la douleur d'avoir fui devant lui ” Montrant ensuite son plumet rouge : Mets-moi mon bonnet, pour que je meure au moins coiffé en grenadier. ” Puis apercevant Napoléon qui passait près de lui : Vive l'empereur ! s'écria-t-il d'une voix éteinte, et en prononçant ces mots il expira.

Au milieu de cette scène de désolation, Napoléon gardait le plus morne silence. Les français venaient d'entrer dans Jemmappes ; de nombreux chariots, derrière lesquels étaient embusqués quelques faibles restes de leurs bataillons, en défendaient l'approche. Un colonel les exhortait à tenir ferme contre l'ennemi, ils hésitaient. “ Quoi ! lui disaient quelques soldats, nous entendons partout retentir les cris de *sauve qui peut !* nos propres chefs, un général, est passé à l'ennemi, et vous voulez que nous combattons ! Malgré notre courage, pourrions-nous triompher de la trahison ? Comment, Grenadiers, leur répondit leur chef en saluant Napoléon de son épée, pour sauver votre empereur, ne sauriez-vous donc plus mourir ? Anssitôt, portant respectueusement la main à revers sur le devant de leurs bonnets, ils s'écrièrent avec une noble résignation : “ Colonel, nous mourrons ! ” Napoléon ne put cacher sa vive émotion, il piqua des deux, et fut bientôt loin de ces braves.

FÉLICHIO.

M. L. G.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. Jos. Gariépy.
Chez les Externes, M. P. Drolet.
Au Séminaire de St. Hyacinthe, M. J. R. Ouellet.
Aucollège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté.
J. B. BLOUIN, Gérant.